

# Poser la bonne question

PAR LE CAPITAINE DAVID BLAIR, USAF\*

**E**n méditant sur l'excellent article de M. Rémy Mauduit, "*Effects-Based Information Battle in the Muslim World*" (La bataille de l'information basée sur les effets dans le monde musulman), (*Air & Space Power Journal*, Printemps 2008)<sup>1</sup>, j'ai constaté que j'avais plus de questions que de réponses. En y réfléchissant plus longuement, j'ai réalisé qu'il s'agissait probablement d'une bonne chose. Nous avons une abondance de réponses, mais les bonnes questions, quant à elles, viennent peut-être à manquer. Après tout, une réponse n'est utile qu'à la condition qu'elle soit associée à la bonne question ; une bonne réponse à une mauvaise question reste une mauvaise réponse. Par conséquent, au lieu d'alimenter nos stocks de réponses, essayons plutôt de chercher des questions.

L'un des truismes contre-intuitifs de la contre-insurrection affirme que ce qui paraît offensif peut, en fait, être défensif, alors que ce qui paraît défensif peut, en réalité, s'avérer être votre meilleure attaque.<sup>2</sup> Cette vérité peut s'appliquer aussi bien à une insurrection mondiale qu'à une insurrection locale. Un groupe terroriste utilise la violence pour remplacer « la manière dont sont les choses » par « la manière dont les choses devraient être ». Une insurrection ajoute à tout cela le soutien d'autres factions libérales qui sont elles-aussi mécontentes de la manière dont sont les choses. Parfois les individus peuvent dépasser leur statut d'individus ; l'insurgé devient le paratonnerre du mécontentement des individus. Nos ennemis sont-ils devenus ce paratonnerre ? Al-Qaeda continue à établir une distinction sans borne entre la manière dont sont les choses et la manière dont elles devraient être. Ils ont démontré une volonté d'utiliser une violence sans limite pour faire

changer le monde de telle sorte à ce qu'il passe de l'ancienne catégorie à cette dernière. La dernière pièce, le large soutien des autres factions mécontentes, change la donne. Avec quel succès Al-Qaeda a-t-il aligné le mécontentement mondial sur leur récit ? La contre-insurrection de cette guerre mondiale s'écrit-elle avec un grand C ? Aux Philippines et en Espagne, des groupes se nomment eux-mêmes Al-Qaeda même lorsque leur façon de penser s'apparente de très loin à celle d'Ibn Wahhab. Les déclarations d'Osama bin Laden sont aussi sûres de faire la une que n'importe quel communiqué de presse présidentiel. Est-il même concevable qu'un fils lointain de la dixième femme divorcée du magnat de la construction yéménite Muhammad bin Ladin (reniée par sa famille il n'y a pas moins de dix ans) puisse être le contrepoint de la « Fin de l'histoire » vantée par Francis Fukuyama ?<sup>3</sup> Donc, notre première question devient « Al-Qaeda est-il un réseau terroriste ou une insurrection mondiale ? ».

La deuxième question est, « le 11 septembre 2001 était-il une opération militaire ou une annonce publicitaire ? ». Les omniprésentes Tours Jumelles du *World Trade Center* ont, dès le départ, constitué la toile de fond de cette guerre. Avons-nous jamais compris pourquoi ? Tout de suite après l'attaque, des explications telles que « Les terroristes ont attaqué parce qu'ils le pouvaient » tendaient vers le nihilisme. Tour à tour, certains ont avancé la théorie, très belle sur le papier, selon laquelle si nous arrachions une grande victoire, nous pourrions tourner les talons et rentrer à la maison. Et nos adversaires ont assurément obtenu plus que ce à quoi ils s'attendaient, pour le pire et le meilleur. Ils ont été durement touchés, mais la valeur de notre

\*L'auteur est pilote de l'aéronef de combat AC-130U "Spooky" dans le 4<sup>e</sup> Escadron des opérations spéciales (4<sup>th</sup> *Special Operations Squadron*) à Hurlburt Field en Floride. Il est diplômé de l'U.S. Air Force Academy et de Harvard Kennedy School.

monnaie et la force de nos alliances semblent avoir été happées par le souffle de notre riposte militaire. Les terroristes se sont peut-être adaptés. Ou peut-être, même dès le début, le message était-il plus important que le messenger. Malgré sa guérilla arrivant à maturité en Afghanistan, Bin Laden vient d'une famille profondément impliquée dans le commerce international, il a donc sans aucun doute compris la signification du *World Trade Center*. Dans les jours qui ont suivi la destruction des tours, toutes les bonnes âmes du monde (ainsi que la plupart des modérées) ont déclaré leur soutien aux États-Unis, ce qui signifie, implicitement, que toutes les mauvaises âmes du monde sont désormais poussées vers Al-Qaeda. Donc, à peine dix années plus tard, l'identification de la marque Al-Qaeda rivalise avec celle de Coca-Cola™ ; ils représentent désormais le standard par lequel le terrorisme mondial est jugé. D'où la question : les avons-nous malencontreusement aidés à aboutir à ce résultat ? Le bandit mexicain Pancho Villa attire bien plus l'attention sur l'affiche d'un avis de recherche ; nous avons pris Ben Laden, superposé sa photo sur l'affreuse marque de son plus grand accomplissement, et nous avons diffusé son image partout dans le monde. D'où une nouvelle question dérivée : comment vaincre un nom de marque ? Je ne sais pas, mais je suis à peu près sûr qu'il ne faut pas utiliser la même méthode que celle utilisée pour vaincre une armée.

En guise de transition entre l'attaque et les attaquants, notre question suivante est « l'auteur d'un attentat suicide à la bombe est-il un combattant ou bien une munition ? ». Vous gagnez une guerre en tuant les combattants de votre ennemi, dans la mesure du possible avant qu'ils puissent utiliser leurs munitions. Le vieil adage dit « tue l'archer, pas la flèche ». L'auteur de l'adage n'avait vraisemblablement pas l'avion kamikaze en tête lorsqu'il l'a écrit. Cela complique encore la question, mais il y a toujours une vérité sous-jacente qui soutient que : vous devez détruire ce que votre ennemi ne peut pas remplacer, plutôt que ce qu'il peut remplacer. Nous devons donc identifier ce que nos ennemis ne peuvent pas remplacer ? Ce qui est

essentiel pour eux, ce dont ils ne peuvent pas se passer ? Prenons un peu de recul et observons-nous. Imaginez un F-16 larguant des munitions mixtes d'attaque directe (*Joint Direct Attack Munitions – JDAM*) au cours d'un raid d'interdiction dans le cadre d'une guerre conventionnelle. Les munitions JDAM sont sacrifiées ; elles sont considérées comme perdues dès l'instant où le F-16 quitte le sol. Mais, dans le sens le plus immédiat, l'avion est irremplaçable car sans lui, les munitions JDAM ne pourront jamais atteindre leurs cibles. De la même façon, les auteurs d'attentats suicides à la bombe ne sonnent-ils pas la fin de la partie à l'instant où ils enregistrent leurs vidéos nécrologiques ? Cela serait le summum de la stupidité que de placer ses espérances sur la survie d'une personne qui a décidé que son dernier objectif est de se donner la mort de la façon la plus violente qui soit. Et, que ce qui est essentiel doit survivre. Donc, l'auteur d'un attentat suicide à la bombe seul ne peut pas être essentiel. Pour en revenir à notre exemple des munitions JDAM, d'un point de vue plus large, même le F-16 est remplaçable. D'autres avions peuvent larguer les munitions JDAM. Alors, qu'est-ce qui est stratégiquement irremplaçable ? Il y a au moins une réponse viable, il s'agit de l'usine fabriquant les munitions JDAM. Sans l'usine, il n'y a pas de munitions JDAM ; sans munitions JDAM, il n'y a pas besoin de F-16. Et si l'auteur de l'attentat suicide à la bombe était une munition JDAM, un ensemble d'explosifs orienté vers sa cible par un système de guidage ? Alors il serait logique de frapper l'usine fabriquant ces systèmes de guidage. Ce n'est pas Schweinfurt ; je doute fortement que nous puissions trouver une telle usine sur un affichage cartographique FalconView™. Mais si c'est une idée qui dirige ces explosifs sur leurs cibles, alors peut-être pourrions-nous trouver cette usine quelque part dans l'espace-idée. Lesquels sont irremplaçables : les terroristes ou les messages terroristes ? Répondons à cette question, et peut-être que nos ordres de mission aérienne commenceront à frapper beaucoup plus près du cœur de notre ennemi.

Étudions maintenant le terrain. « Où s'arrête notre monde et où commence le leur ? ».

Pendant la guerre froide, cette question était assez claire. En conséquence, il y avait un ensemble de règles pour les opérations dans l'espace-idée une fois de retour à la maison, et un ensemble de règles assez différent pour les opérations dans l'espace-idée sur le terrain des mauvaises âmes. Après tout, *Reuters* ne retenait pas vraiment son souffle en attendant la dernière cassette vidéo du *Pravda* et de la *TASS*. On ne peut pas en dire autant pour *Associated Press* et *Al-Jazeera*. Ironiquement, plus nous parlons de notre guerre en réseau, plus nos adversaires sont susceptibles de nous devancer sur certains aspects de la stratégie. Internet et l'économie mondiale intégrée leur apportent un corps de signal et un arsenal. Les médias internationaux ne sont pas moins interconnectés. Alors, où se situe la frontière entre les Affaires publiques et les Opérations psychologiques lorsque vous pouvez lire la revue de la base aérienne de Maxwell en Alabama à Riyadh, en Arabie Saoudite et consulter les sites internet *jihades* à Montgomery, en Alabama ? Une réponse est limitée par des définitions ; parfois vous devez changer ces définitions pour obtenir la bonne réponse.

Après avoir étudié le champ de bataille, abordons les questions de stratégie. Commençons par le sujet qui domine nos titres. « Le conflit en Irak est-il une guerre ou une bataille ? ». La guerre de Normandie n'a aucun sens, par contre la bataille de Normandie dans le contexte de la seconde guerre mondiale a du sens. Vous devez gagner du terrain pour avancer sur la patrie de votre ennemi, mais comment gagner du terrain dans le cadre d'une guerre d'idées ? Qu'est-ce qui était le plus important, la fin de Saddam Hussein ou le commencement d'une Irak libre ? Avons-nous réparti notre attention en conséquence ? Heureusement, parfois vous obtenez une chance de revenir en arrière et de changer une réponse précédente.

Pour ce qui est du conflit, nous devons nous demander si « la guerre menée par Al-Qaeda est contre l'Amérique ou contre les Musulmans ? ». Il semble presque évident qu'ils nous font la guerre, pourtant regardez qui ils tuent. Les *Takfiri*, ou les Musulmans apostats (par leur définition extrêmement

dénaturée) semblent en permanence terminer au sommet des listes des cibles d'Al-Qaeda. Al-Qaeda a tué infiniment plus de Musulmans que d'Américains. S'ils nous font la guerre, alors ces pertes ne constituent rien de plus que des dommages collatéraux. D'un autre côté, s'ils nous font la guerre aux Musulmans, alors ces victimes étaient les cibles primaires et nos victimes étaient juste un bon spectacle pour nos ennemis. Si Al-Qaeda nous fait la guerre, alors le monde Arabe devient une tierce partie désintéressée au sein d'un conflit entre deux factions détestées, mais s'il nous fait la guerre aux Musulmans, alors une stratégie « je n'y vois aucun mal » n'a aucun intérêt ni le moindre sens. Bien sûr, il y a des réponses que les individus doivent trouver par eux-mêmes, mais vous pouvez tout de même les y aider.

Une autre de ces réponses, qu'il vaut mieux susciter que donner, complète notre série de questions. « A quoi ressemble réellement le Califat ? ». S'agit-il d'un Disneyland wahhabite ou d'une Mecque du commerce et du savoir ? Pour ce qui est des réponses à cette question, nos ennemis semblent avoir acculé le marché. Ce monopole peut, peut-être, être cassé. Je n'y connais pas grand chose en histoire Islamique, mais je crois me souvenir que le Califat était connu pour ses intellectuels et ses marchands. Selon les standards de l'époque, l'imposition des non-musulmans était un paradigme de la liberté religieuse. Je ne peux pas imaginer de célèbres intellectuels et philosophes musulmans tels qu'Averroès ou Avicenne trouver leur place dans une madrasa wahhabite (école religieuse musulmane), et Bin Laden n'a rien à voir avec le héros musulman Saladin. Vous ne pouvez pas couper et coller l'histoire dans un monde auquel elle n'appartient plus et espérer qu'elle garde sa signification. Même si vous le pouviez, Ibn Wahhab ne savait de toute façon pas à quoi ressemblait le Califat. Plus de huit siècles le séparent des califes bien guidés. Et si la vision d'Al-Qaeda sur le Califat était un passé n'ayant jamais existé, fondamentalement incompatible avec le Califat historique ou tout autre équivalent moderne ? Aux yeux des wahhabites, Dubaï est un symbole de l'occident. Pourtant, les hôtels sept étoiles de Dubaï se rapprochent

bien plus de la splendeur du vrai Califat que tout ce qui peut être trouvé dans les montagnes du Waziristan. Après tout, le Califat était connu pour sa grandeur, et l'Emir de Dubaï peut acheter la terre européenne. Al-Qaeda peut faire exploser des boîtes de nuit. Quel est le récit le plus cohérent de la grandeur Arabe ? Et si nous pouvions voler l'argument de notre ennemi ? Que leur resterait-il si nous leur retirions leurs rêves ? Voilà une réponse que j'aimerais entendre.

Comme nous le dit le toujours-cité Sun Tzu, connaissez votre ennemi, connaissez-vous vous-même, et en cent batailles vous obtiendrez la victoire. Pour pouvoir faire l'un ou l'autre, il faut commencer par se poser les bonnes questions. Si je devais essayer de deviner quelques-unes de ces questions, je demanderais tout d'abord qui nous sommes. Ensuite,

je demanderais où nous souhaitons aller. Enfin, je demanderais comment nous y rendre. Je ne m'embarrasserais pas à essayer de répondre à ces questions dans cet espace étroit avec mon esprit étroit, mais je ne doute pas que ces réponses sont d'ores et déjà présentes dans les esprits fertiles de nos effectifs variés (et disparates) œuvrant dans le domaine de la politique étrangère. Peut-être avons-nous besoin d'une « théorie de terrain unifiée » en matière de politique étrangère,<sup>4</sup> d'un métarécit qui commence par les questions d'intérêt et d'influence les plus importantes et qui travaille en aval. Entre nos théoriciens, nos experts universitaires et nos spécialistes techniques militaires, nous possédons une pléthore de réponses. Le défi semble consister à poser les bonnes questions et dans le bon ordre. □

#### Notes

1. Rémy M. Mauduit, "Effects-Based Information Battle in the Muslim World" (La bataille de l'information basée sur les effets dans le monde musulman), *Air & Space Power Journal* 22, n° 1 (printemps 2008), 109 <http://www.airpower.au.af.mil/airchronicles/apj/apj08/spr08/mauduit.html>

2. Paraphrasé de "Paradoxes of Counterinsurgency Operations," (Les paradoxes des opérations de contre-insurrection), Manuel de terrain 3-24 de l'U.S. Army /Publication de combat 3-33.5 du corps des Marines, Contre-insurrection, décembre 2008, 47-51.

3. Francis Fukuyama, *The End of History and the Last Man*, (La fin de l'histoire et le dernier homme), (New York, NY: Free Press, 1992).

4. « Une théorie du tout », basée sur l'influence, pourrait réconcilier quelques-uns des paradoxes que nous rencontrons dans le cadre de ce conflit, et pourrait relier les instruments de puissance nationale avec les lignes de la vision du général Peter Pace, ancien président du Comité des chefs d'Etats-majors interarmées, au sujet de la Force opérationnelle interarmées inter-agence.